



Perspectives chinoises

2013/1 | 2013

Au nom de l'État : Interactions entre administrateurs
locaux et citoyens

Luca Gabbiani, *Pékin à l'ombre du Mandat Céleste. Vie quotidienne et gouvernement urbain sous la dynastie Qing (1644-1911)*

Paris, Éditions de l'EHESS, 2011, 288 pp.

Erling von Mende

Traducteur : Antoine Roset



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/perspectiveschinoises/6506>

ISSN : 1996-4609

Éditeur

Centre d'étude français sur la Chine contemporaine

Édition imprimée

Date de publication : 15 mars 2013

Pagination : 110-112

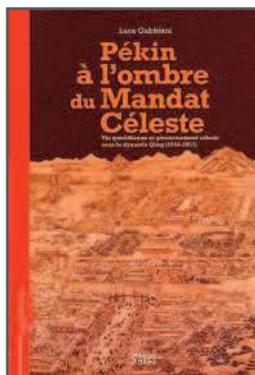
ISBN : 979-10-91019-06-4

ISSN : 1021-9013

Référence électronique

Erling von Mende, « Luca Gabbiani, *Pékin à l'ombre du Mandat Céleste. Vie quotidienne et gouvernement urbain sous la dynastie Qing (1644-1911)* », *Perspectives chinoises* [En ligne], 2013/1 | 2013, mis en ligne le 01 mars 2013, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/perspectiveschinoises/6506>

Comptes-rendus de lecture



Luca Gabbiani,
Pékin à l'ombre du Mandat
Céleste. Vie quotidienne et gou-
vernement urbain sous la dynas-
tie Qing (1644-1911), Paris, Édi-
tions de l'EHESS, 2011, 288 p.

ERLING VON MENDE

Cette étude est composée de deux parties divisées en huit chapitres, et pourvue d'une introduction et d'une courte annexe évoquant rapidement les principaux personnages impliqués dans les réformes, notamment urbaines, des dernières années de la dynastie Qing. L'introduction dispense quelques remarques sur la singularité de Pékin par rapport aux autres grandes villes chinoises traditionnelles. En tant que capitale, les tensions existant entre les autorités centrales et locales y étaient plus présentes que partout ailleurs, *a fortiori* de par la division instituée par la dynastie non-chinoise des Qing entre une ville intérieure, domaine des membres des bannières, non-chinois, et la ville extérieure, où vivait et travaillait la population chinoise locale. Cette division existait à un moindre degré dans les autres villes où stationnait une garnison militaire mandchoue. L'introduction rappelle le fait connu mais important que les villes chinoises différaient de leurs homologues européennes en ce qu'elles n'avaient jamais revendiqué de chartes communales, garantes de la liberté et de l'autonomie urbaine des villes médiévales européennes.

Une fois encore, comme beaucoup l'ont fait avant lui, Luca Gabbiani souligne la difficulté de trouver des sources suffisantes pour appréhender réellement l'histoire de la vie quotidienne chinoise. À cet égard, l'admirable et enthousiasmante étude menée par Jacques Gernet sur Hangzhou à la fin des Song, *La vie quotidienne en Chine à la veille de l'invasion mongole 1250-1276*, de 1959, qui a bénéficié de sources particulières et de l'ingéniosité de son auteur, fait figure d'exception. Gabbiani évoque les archives locales comme sources intéressantes pour comprendre la vie quotidienne. Jusqu'à présent, seules celles de Baxian au Sichuan, de Shuntian à Pékin et de Shexian dans l'Anhui sont disponibles et ont été utilisées par des chercheurs, mais elles traitent principalement des questions de propriété, de fiscalité et d'actions judiciaires, et seules les riches archives de Shexian, que Gabbiani ne mentionne pas, sont susceptibles de mieux nous informer sur les conditions de vie locales. De manière générale, cependant, les griefs de l'auteur concernant le contenu des archives locales semblent justifiés. Il en va de même pour les histoires locales. Pour combler ces lacunes, Gabbiani a eu recours aux archives du gouvernement central et aux textes du genre *biji*. Bien entendu, ces derniers ne

donnent un aperçu que d'événements particuliers, dont il est difficile de fournir une évaluation quantitative.

Étant donné que l'organisation administrative est mieux documentée que tout le reste et que Gabbiani a mené précédemment des recherches sur les réformes administratives de la période *xinzheng* (« nouvelle politique »), la seconde partie de l'ouvrage, intitulée « Le gouvernement urbain, XVIII^e – XX^e siècles » (p. 123-232) apporte de nouveaux éclaircissements qui nous permettent de comparer l'organisation administrative de Pékin à la fin des Qing avec celle d'autres villes chinoises pour lesquelles nous disposons des études antérieures menées par Bergère, Buck, Rowe et autres. Parmi ces travaux auxquels Gabbiani fait référence, il ne manque que celui de James H. Cole, *Shaohsing: Competition and cooperation in nineteenth-century China*⁽¹⁾, qui me semble important également dans le cas de Pékin, dans la mesure où les artisans de Shaoxing ont laissé une empreinte spécifique sur le Pékin de l'époque Qing.

La première partie, « Portrait historique d'une capitale d'empire » tente d'énumérer les principes à partir desquels ont été initiés la réorganisation et les changements urbains. Elle se divise en chapitres traitant des différentes mesures prises par le pouvoir impérial pour construire la capitale sur son emplacement actuel, de l'espace urbain et ses habitants, de l'économie locale et plus modestement, de la communauté métropolitaine. Ces chapitres s'appuient en grande partie sur des recherches antérieures, en chinois et en langues étrangères, sur les histoires traditionnelles locales et, pour la dernière période, sur des données statistiques. Gabbiani dresse un tableau assez complet et il serait injuste de lui reprocher d'éventuelles lacunes. Pourtant, je ne peux m'empêcher de regretter qu'il n'ait pas accordé plus de place à la vie quotidienne, en évoquant par exemple les artisans de Shaoxing décrits par Cole, les gens du Zhili et du Shandong, les populations venues des marches de l'empire chinois, l'invasion de la ville par les candidats aux titres de *junen* et de *jinshi* et leurs examinateurs tous les trois ans (phénomène pour lequel la description de Rui Magone⁽²⁾ me semble particulièrement instructive), les membres des « missions tributaires » (quant à savoir s'ils recevaient le même accueil de la part des Pékinois que celui que décrit Ronald P. Toby pour Edo dans son article « Carnival of the Aliens: Korean Embassies in Edo-Period Art and Popular Culture »⁽³⁾, les journaux des membres des délégations coréennes semblent le confirmer dans une certaine mesure), et bien entendu, les dirigeants mandchous eux-mêmes. Quand on décrit ces derniers, il est bien sûr d'usage de se référer à l'ouvrage de Mark Elliot, *The Manchu Way*, mais d'autres textes apportent, me semble-t-il, une description plus authentique et plus immédiate, comme les ouvrages de Shi-Jyuan Huang-Deiwiks, « Die kaiserlichen Wachoffiziere *shiwei* der Qing-Dynastie in der

1. James H. Cole, *Shaohsing: Competition and cooperation in nineteenth-century China*, Tucson, The University of Arizona Press, 1986 (Monographs of the Association for Asian Studies 44).

2. Rui Magone, *Once Every Three Years: People and Papers at the Metropolitan Examination of 1685*, thèse de doctorat, Freie Universität Berlin, 2002.

3. Ronald P. Toby, « Carnival of the Aliens: Korean Embassies in Edo-Period Art and Popular Culture », *Monumenta Nipponica*, n° 41, 1986, p. 415-456.

zidishu-Literatur »⁽⁴⁾, et *Emu tanggû orin sakda-i gisun sarkiyen. Erzählungen der 120 Alten. Beiträge zur mandschurischen Kulturgeschichte*⁽⁵⁾. Il faut reconnaître toutefois que les traductions et les annotations de ces deux textes ont été réalisées en allemand, qui n'est pas à proprement parler une langue internationale.

L'emploi de l'allemand est probablement une des raisons qui explique que l'auteur n'ait pas eu recours au livre d'Emil Bretschneider⁽⁶⁾, qui demeure utile ne serait-ce que pour la géographie historique, ni à celui d'Eva Sternfeld⁽⁷⁾, contenant un long premier chapitre sur l'histoire de l'approvisionnement en eau de la ville de Pékin, qui est à ma connaissance la meilleure description de cette question en langue occidentale. Mais pourquoi, dans la description de l'agencement de la ville, ne pas avoir utilisé *The walls and gates of Peking / researches and impressions*, de Oswald Sirén, accompagné de 109 photogravures tirées des photographies de l'auteur et de 50 plans d'architecture réalisés par des artistes chinois⁽⁸⁾?

Comme nous le mentionnions plus haut, la deuxième partie est le résultat de recherches à partir de sources primaires, imprimées ou manuscrites. Elle s'ouvre par l'étude des institutions compétentes du système administratif urbain, en commençant par les forces de police qui, avec plus de 33 000 membres, étaient probablement à l'époque les plus importantes de toutes les capitales du monde entier. Elles étaient responsables de la protection des bâtiments publics, notamment des greniers, de l'enregistrement de la population et des affaires judiciaires. Cette partie se poursuit par la description des censorats, divisés en cinq arrondissements (nord, sud, est, ouest et centre) et qui remplissaient la fonction d'organe de contrôle, et se termine par les institutions préfectorales. Bien que les forces de police relèvent de la ville, un certain nombre d'officiers étaient nommés en accord avec la direction des travaux publics. Les cartes apportées par Gabbiani sont très instructives car elles montrent la répartition géographique de ces différentes institutions dans la ville.

Une des principales tâches dont s'occupait l'administration concernait l'approvisionnement en eau, le drainage et le traitement des eaux usées. Il semble que Gabbiani décrive ce système tel qu'il était supposé fonctionner plutôt que la réalité vécue par les habitants de Pékin, qui ne devait pas différer de beaucoup de la « grande puanteur de Londres » au milieu du XIX^e siècle. Pour une description fidèle, bien que sans doute trop négative, de ce problème, on peut se référer à l'ouvrage d'Eugène Vincent⁽⁹⁾. Bien entendu, il est possible de présenter quelques déductions sur les changements effectués en se référant aux mesures prises pendant la période de réforme des années 1901-1911.

L'assistance publique était une autre tâche importante relevant de l'administration, même si cette dernière ne pouvait assumer seule le fardeau et était secondée dans cette entreprise par des initiatives privées. Gabbiani mentionne ce phénomène de 1860 jusqu'à la fin des Qing, mais ce mélange d'aide sociale privée et publique peut être trouvé au moins depuis la période Song. Le compte-rendu du missionnaire allemand Ernst Faber mentionne à la même époque plus de 30 institutions privées d'aide sociale à Canton⁽¹⁰⁾. À Pékin, la distribution de nourriture aux populations nécessiteuses répondait selon toute vraisemblance à un certain nombre de règles établies et était conçue comme une mesure provisoire. Elle était généralement limitée à une certaine période qui prenait fin au plus tard avec la nouvelle récolte. Sur ce phénomène, l'étude de référence est la monographie de Deng Yunte parue en 1937⁽¹¹⁾. L'ensemble des mesures d'aide aux populations affamées sont énumérées et décrites, depuis les soupes populaires – le *Yangsheng suibi* (Notes sur la manière d'entretenir la santé) de Cao Tingdong, du début

des Qing, comme le *Zhoupu* (Traité sur les brouets) de Huang Yunhu à la fin de l'empire donnent des exemples de préparation de gruaux pour lutter contre la famine – à la vente de céréales à bas prix, en passant par l'aménagement de foyers pour les sans-abris, d'orphelinats et d'hôpitaux de fortune. Il arrivait que les populations dans l'indigence fussent en très grand nombre. Pendant l'inondation de 1801, près de 70 000 personnes à Pékin et dans ses environs vécurent des soupes populaires fournies par les autorités. En guise de comparaison, d'après Deng Yunte, entre décembre 1931 et janvier 1932, au Henan, 34 750 personnes se nourrissaient aux soupes populaires, qui servirent 4,25 millions de repas⁽¹²⁾. Pour prendre un exemple encore plus ancien, en 1075 à Yue, l'actuelle ville de Shaoxing, 21 900 personnes avaient été nourries pendant cinq mois, consommant plus de 52 000 hectolitres (*dan*) de céréales, alors qu'en 1890 à Pékin, ce sont plus de 250 000 hectolitres qui avaient été distribués, en majeure partie par le biais des soupes populaires.

Gabbiani ne décrit pas la manière dont les distributions étaient effectuées. À d'autres époques de famine, on sait par des comptes-rendus qu'il arrivait que les gens se piétinent les uns les autres pendant les distributions de céréales. Un certain nombre de mesures avaient été prises pour résoudre ce problème. Soit la nourriture était distribuée alternativement aux femmes et aux hommes, à raison d'un jour sur deux, soit on formait des groupes réservés aux personnes âgées et aux enfants, et on mettait en place des cantines pouvant seulement servir 200 personnes à la fois. On distribuait des permis pour chaque cantine et on tenait des registres pour éviter tout abus.

Ce monde traditionnel traversé de crises pendant les 50 dernières années du règne des Qing connut un certain nombre de réformes à partir des années 1890, et plus encore pendant la décennie suivante, tant au niveau du gouvernement central qu'au niveau local. Le chapitre sept, « Réformer le gouvernement urbain », souligne les changements et les continuités, ainsi que la répartition des responsabilités entre les différentes institutions. Le chapitre huit, « Les grands chantiers de la modernisation locale » décrit l'amélioration des routes, mais ne s'appuie que sur les illustrations 2 et 3 (avant les mesures de réfections) et 14 (pendant les travaux). Si l'on regarde des photographies de mémoires rédigées au cours des deux premières décennies du XX^e siècle, on s'aperçoit des progrès réellement effectués. La dé-

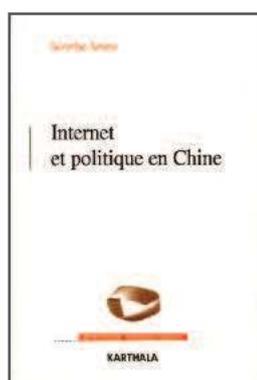
- Shi-Jyuan Huang-Deiwiks, «Die kaiserlichen Wachoffiziere *shawei* der Qing-Dynastie in der *zidishu-Literatur*» (Les officiers [*shawei*] de la garde impériale des Qing dans le *zidishu*), in Lutz Bieg, Erling von Mende et Martina Siebert (éds.), *Ad Seres et Tungusos. Festschrift für Martin Gimm zu seinem 65. Geburtstag am 25. Mai 1995*, Wiesbaden, Harrassowitz, 2000, p. 55-85 (opera sinologica 11).
- Emu tanggû orin sakda-i gisun sarkiyen. Erzählungen der 120 Alten. Beiträge zur mandschurischen Kulturgeschichte* (Récits des 120 Anciens. Contributions à l'histoire culturelle mandchoue), Introduction, traduction et annotations de Giovanni Stary, Wiesbaden, Harrassowitz 1983 (Asiatische Forschungen 83).
- Emil Bretschneider, *Die Pekinger Ebene und das benachbarte Gebirgsland* (La plaine de Pékin et la zone montagneuse environnante), Gotha, Perthes, 1876 (Petermann's Geographische Mitteilungen. Ergänzungsheft n° 46).
- Eva Sternfeld, *Beijing: Stadtentwicklung und Wasserwirtschaft. Sozioökonomische und ökologische Aspekte der Wasserkrise und Handlungsperspektiven* (Pékin: développement urbain et gestion de l'eau. Aspects socioéconomiques et écologiques de la crise hydrique et solutions à envisager), Berliner Beiträge zu Umwelt und Entwicklung, Bd.15, TU Berlin, 1997.
- Oswald Sirén, *The walls and gates of Peking / researches and impressions*, Londres, John Lane, 1924.
- Eugène Vincent, *La médecine en Chine au XX^e siècle. La vieille médecine des Chinois, les climats de la Chine, l'hygiène en Chine et l'hygiène internationale*, Paris, G. Steinheil, 1915, p. 214-225.
- Ernst Faber, « Literarische Missionsarbeit in China » (Mission littéraire en Chine), in *Allgemeine Missions-Zeitschrift, Monatshefte für geschichtliche und theoretische Missionskunde*, 9.1882, p. 49-66 (p. 63-65).
- Deng Yunte, *Zhongguo jiuhuangshi* (Histoire de la lutte contre la famine en Chine), Taipei, Taiwan shangwu yinshuguan, 1987 [1937].
- Deng Yunte, *op. cit.*, p. 329-330.

molition de bâtiments et la construction de nouveaux quartiers peuvent être mises en parallèle avec l'époque actuelle, et les infrastructures et les services publics, comme l'aide sociale, semblent être devenus plus « modernes » et bureaucratiques.

Ces deux derniers chapitres et la deuxième partie dans son ensemble font de ce livre un outil indispensable pour écrire une histoire exhaustive de Pékin à la fin de la période Qing. Grâce à des livres à la Arlington, qui décrivent la réalité matérielle de Pékin, et des livres comme celui de Gabbiani, qui analysent les rouages de la machine administrative urbaine, nous pourrions peut-être enfin exhumer la vie quotidienne du Pékin traditionnel de la masse des archives et des autres sources.

■ Traduit par Antoine Roset.

■ Erling von Mende est professeur émérite de l'Institut d'Asie orientale de la Freie Universität de Berlin (mende@zedat.fu-berlin.de).



Séverine Arsène,
Internet et politique en Chine,
Paris, Karthala, 2011, 420 p.

ÉRIC SAUTEDÉ

La Chine compte depuis déjà plusieurs années la plus grande population d'utilisateurs de l'Internet (564 millions fin 2012), loin devant les États-Unis (245 millions) et plus loin encore devant l'Inde (137 millions). Le régime communiste chinois constitue par ailleurs un contre-point polysémique à l'idée que tout processus de modernisation conduirait inéluctablement à une transformation politique dont la grammaire serait nécessairement démocratique : la phase dite d'ouverture et de réformes économiques démarrée en 1978 comprend maintenant plus d'années que la période des tragédies à répétition de la révolution sans qu'une proposition d'ouverture politique ne fasse même l'objet d'un quelconque effet d'annonce. Alors oui, l'Internet en Chine constitue une considérable mise à mal des effets induits de ce que nous avons nous-mêmes qualifié d'illusoires « technologies de la libération »⁽¹⁾ : si les nouveaux moyens de communication électroniques accélèrent et transforment en profondeur les rapports sociaux et les processus d'individuation, ils ne garantissent en rien le triomphe de la liberté sur les forces obscures d'un État-Parti répressif. Est-ce à dire que la politique n'existe pas sur les autoroutes digitales de l'information en Chine ? L'omnipotence apparente de la censure féroce qui s'y exerce interdit-elle tout engouement affiché pour la chose publique ? Et si expression politique il y a, peut-elle s'affranchir de sa fonction utilitaire si prisée par les tenants de la gouvernance technocratique ? C'est tout l'objet du livre de Séverine Arsène, lequel parvient admirablement à restituer dans leur complexité les attentes de ceux qu'elle appelle les « internautes ordinaires ».

Si l'objectif est bien « d'analyser la formation de l'opinion publique chi-

noise en ligne comme le produit d'une idéologie dominante dans la Chine urbaine », c'est pour mieux montrer qu'au-delà de la censure et de l'auto-censure, « les modalités légitimes de la prise de parole individuelle et collective sur Internet » (p. 47) autorisent des formes de mobilisation originales qui acquièrent une sorte d'autonomie du simple fait que le régime fonde aujourd'hui partiellement sa légitimité sur l'existence de cette opinion publique. Plus encore que les causes célèbres des mobilisations virtuelles, de l'affaire Sun Zhigang à la posture provocatrice d'un Ai Weiwei révolté par les effondrements d'écoles lors du tremblement de terre au Sichuan en 2008, en passant par la pugnacité du cyber-journaliste Zuola ou encore le blog « discordant » d'un Fu Jianfeng du *Nanfang zhoumo* (南方周末) lorsque le scandale du lait contaminé à la mélamine commence tout juste à émerger, c'est à la multitude des « petites actions quotidiennes que les internautes font presque incidemment en ligne » que s'attache Séverine Arsène, lesquelles constituent « un mode de participation si fluide qu'il en est presque inconscient » et néanmoins « puissant » (p. 411).

Après une très (trop) longue introduction laissant à voir le contexte politique (un État autoritaire gouverné par un parti monopolistique) et social (la modernisation par le développement de classes moyennes sinon « inventées » au moins « patronnées »), éclairant les rapports de force entre l'État et la société, s'affranchissant de la dichotomie libération/répression et prenant les précautions d'usage sur la constitution d'un terrain d'étude se focalisant sur 50 entretiens semi-directifs avec ces fameux « internautes ordinaires » (jeunes, éduqués et urbains... dans ce cas exclusivement pékinois), Séverine Arsène nous convie à un grand voyage en trois grandes sections mêlant étroitement de longs extraits des témoignages recueillis avec des affaires plus médiatisées. La première grande partie s'attache à la question de la modernité et à la forme que prend l'affirmation de l'individualisme en Chine, et se conclut sur le triste constat que la norme imposée par l'idéologie dominante conduit nécessairement à une défiance à l'égard du politique, ce que Séverine Arsène appelle adroitement « l'évaporation du politique ». La seconde partie insiste néanmoins sur le caractère « responsabilisant » de la prise de parole en ligne, quelle qu'elle soit, et sur la nécessité d'observer des formes d'expression en « clair-obscur » seules à même de s'affranchir du carcan dans lequel est enfermée la parole publique. Enfin la dernière partie fait la part belle à la diversité des postures (indignation, implication, mobilisation, etc.) en insistant au final sur les ambiguïtés « de la gouvernance chinoise de l'opinion publique », à la fois maître et esclave. L'ouvrage s'achève avec une conclusion (malheureusement rachitique) sur la puissance paradoxale de l'opinion publique en ligne qui s'impose nécessairement par son utilitarisme.

Il va sans dire que le livre de Séverine Arsène est un ouvrage important, et même essentiel. Important parce qu'il vient combler une absence dans le paysage des publications françaises : si les volumes en langue anglaise se sont multipliés sur le sujet depuis 2003, année de la parution du *Open Networks, Closed Regimes: The Impact of the Internet on Authoritarian Rule* de Shanthi Kalathil, il n'existait en français que de trop rares et courts opuscules journalistiques multipliant les anecdotes qui conduisaient nécessairement à l'affranchissement du milliard de David du joug d'un Goliath enfin dépassé – comme pour les Mayas, on attend encore... Essentiel également car il offre une lecture sophistiquée et chatoyante de la complexité de la prise de parole en Chine, qui plus est dans un contexte virtuel où la frontière entre les domaines public et privé s'est considérablement brouillée en même

1. Éric Sautédé, « Pour en finir avec les 'technologies de la libération' : Internet, société civile et politique en Chine », *Hermès*, Décembre 2009, n° 55, p. 133-40.